



EUROPEAN UNION
PRIZE FOR LITERATURE

2009



© Hélène Bamberger/P.O.L

Emmanuelle Pagano – France

Les Adolescents troglodytes (2007)

The Cave teenagers

Publishing House **Editions P.O.L**

Biography

Emmanuelle Pagano was born in Aveyron in September 1969. Today she lives in Ardèche, with her three children, born in April 1991, September 1995 and May 2003. She graduated in Fine Arts, and has conducted university research in the field of aesthetics in film and multimedia.

Synopsis

Adèle, the narrator and main protagonist of *The Cave teenagers*, was born with a male body but subsequently underwent surgery to become the woman she now is. The story relates how she returns to her home region and takes a job driving the local school bus. Two lakes are mentioned in the extract. One is an artificial lake under which now lies the farm where Adèle was born and spent her childhood, with her parents and her brother Axel. The other is a natural, volcanic lake where she often goes to spend time on her own. It is beside this lake that the extract opens.

Les Adolescents troglodytes

Emmanuelle Pagano

Chapitre 1

Près du lac il y a un terre-plein où je peux me garer. Au bord un pommier. Les pommes pourries au sol passent sous les roues, s'y collent écrasées et molles. Je descends, j'en ramasse deux, mûres à point. Le jour se place, on y voit à peine, c'est bientôt l'heure, mais j'ai le temps de descendre. De cet espace, mon parking, on ne voit pas l'eau, mais le lac si, on voit bien que les arbres sont en creux, sont en vide au milieu. Les matins tôt le vide est plein de brumes. C'est le trou du lac, le lac, ma pause, ma mer, mon temps.

Je fais souvent cette pause entre mes trajets, avant, après.

On n'est pas vraiment en automne comme les pommes ne le savent pas, on est juste au début de septembre, le jour est encore matinal, mais la rentrée fait tomber des feuilles, ça tout le monde peut le voir, et mes chaussures sont toutes humides d'aube sur ce parking au-dessus de la forêt qui entoure le lac.

Bientôt le jour se fera très en retard, et je ne verrai mes grands que dans leur nuit.

Je m'approche des arbres plus bas, de cette doline d'em-brun ou de rien. Je prends le sentier, ce bout de ligne que j'ai tracé toute seule, à force de passer patiemment, ou sans attendre, nerveuse, l'envie d'arriver vite à travers les ramures et le poudrin. Il descend presque insensiblement, avec des griffes de branches, des froids humides, des odeurs d'eaux, et

certains jours des sons lointains de castors, comme à la rivière quand j'étais tout petit. Des frottements qui s'échappent à mes pas, à ma mémoire.

Au bout de mon chemin il y a un bouleau pleureur, long, vieux, courbe, et sous lui mon abri, ovale, étroit, mais confortable. Je m'assois mais le lac, bavant froid entre ses racines, tout gris ou noir, est si bruyant malgré le calme en moi, malgré nos solitudes.

Il n'est jamais tranquille ce lac, c'est un cratère de maar sourd, aveugle aussi, un trou gris, au ressac sonore millénaire. Moins il y voit, moins on y voit, plus il fait son bordel, caverneux.

Le lac de la ferme du fond est tellement plus calme.

Au sol de mon bouleau le lac fait son bruit, permanent, un bruit qui me prend souvent bien avant d'arriver. Il me guide dans le jour encore tout maigre. Un bruit bas et plein, comme si le volcan mort ne l'était pas vraiment.

Je jouais souvent à mourir, quand j'étais petit garçon, je voulais qu'on me pleure. Je me pleurais tout seul, souvent près d'un arbre, dessous ou dessus, comme aujourd'hui dans mon bouleau pleureur, cachée par ses branches fines.

Je mange une des pommes, assise dans mon arbre femelle, les hanches pleines d'eau. Je dis ça, mais je n'ai jamais regardé. Je n'ai jamais pris de fleur de bouleau dans mes doigts pour l'ouvrir et savoir, d'ailleurs je suis pas la seule, je me demande bien qui s'en préoccupe, du sexe des arbres. Je crois bien que le bouleau, c'est pas comme le saule, il a deux sexes, les fleurs femelles sont plus en haut, sur des rameaux élevés. Je lève les

yeux, mais je ne vois rien, ce n'est ni la saison ni le moment. Je ne vois rien qu'une pluie de ramures ternes, je ne vois que du blanc presque bleu, du bleu pâle sale et plongé dans sa tourbière. Il est plus pleureur encore, plus courbe et traînant qu'un saule. J'écarte les ramilles qui m'empêchent de voir la vase à mes pieds. Un mouvement lourd nous borde, et très vite ce sont les vagues profondes. Le lac absorbe toute la lumière, ne renvoie rien, ni regard ni visage, ni jour ou nuage. Je lance mon trognon, et je ne vois pas je ne devine même pas où il retombe. Mon bouleau est bleu comme tous les arbres autour du lac. Peu d'orangé, même en automne, à cause de la présence dominante, imposante, des conifères, pas de vert non plus en été à cause de la baille grise, presque noire, du volcan plein de vide d'eau. Pas de clarté ou si peu en hiver. Ici c'est mon espace bleu sombre. Les arbres ne sont pas traversés par les saisons, à peine noués par le temps et la flotte à force de décennies. Mon bouleau comme le reste est bleu, sali d'hématomes, sans feuille il prend le marine des épicéas, sans âge il prend la forme de l'eau, des larmes, se redresse un peu, avec les feuilles glabres, douces, il se fait border de mousses outremer, mais le lac ne déborde que sur lui-même, et mon bouleau se lave au même endroit à l'eau, à l'air du lac, et moi je suis assise en dessous. À l'étroit. Ma pause.

Je m'arrête là, parce que j'ai besoin du lac et de l'ombre pour me souvenir, pleurnicher sur ma mémoire comme une vieille. La mémoire, il faut la laver et la remplir tous les jours.

Je me cachais, j'allais chercher les coins comme ça, petit garçon, pour trier mes émotions, et ma mère criait mon nom tout près sans me voir, sa voix s'épaississait avant de s'éloigner, revenir, repartir, et finir assez loin pour que je puisse me mettre enfin à penser.

Dans les bois, derrière la voix de ma mère, il y a des années, j'ai entendu une cloche tout près de ma cachette. Je me suis demandé ce qu'elle foutait là cette vache, si loin des premiers prés. J'ai cherché un peu en écartant les arbustes. Mais je cherchais trop haut. Soudain je l'ai vue, allongée, sa masse écrasante, vautrée dans les feuilles humides et fragiles, et de les voir sortir de là, de son corps énorme en tas sur la terre gonflée d'eau, ça me faisait mal. Mais c'était la vache la plus douloureuse de nous. C'était pas une des nôtres, ni des autres, aucune de toutes les vaches que je connaissais, et j'en connaissais vraiment beaucoup, des dizaines. Elle était blanche, sale, et soufflante, pleine de crampes, bruyante. Elle a voulu se lever à cause de moi mais j'ai su la calmer en posant ma main à côté de sa douleur. Appuyer juste ce qu'il faut. Les pieds tendus du veau dépassaient, contraints. La peau de la poche déchirée pendait vide. Trop tard, alors j'ai tiré comme un sourd (sourd à la voix encore présente de ma mère), avec toute ma force de gosse de huit ou neuf ans pour l'aider à vider son veau mort. Il était énorme, comme lourd, trop gros, un veau de hanches solides, un veau de concours. Mes bras glissaient de sang et de boue, de feuilles molles mortes. Je ne suis pas arrivé à le sortir. J'ai voulu courir prévenir quelqu'un, mais non, je n'étais pas sûr d'avoir bien fait. Je n'ai prévenu personne, j'entendais à nouveau mon prénom dans la voix de ma mère et j'ai eu peur de me faire engueuler. Je suis revenu pas trop vite vers la ferme, en essayant de diluer l'émotion qui me tressait des frissons de partout. J'aurais pu chiper la vèleuse, mais je ne savais pas m'en servir et transporter ce truc immense, plus haut que moi, c'était pas possible. Je réfléchissais, je traînais.

Ma mère avait l'air ennuyée à cause des habits sales de forêt. Elle s'est agenouillée pour me dire je vais pas te gronder,

j'aime bien quand tu joues dans les bois, mais fais attention s'il te plaît, je vais pas m'en sortir pour faire sécher le linge avec ce temps.

Le temps chez ma mère ça voulait dire la bruine, la brume, le temps qu'il faisait toujours là-bas mouillé, à la ferme du fond, la pluie, le brouillard ou la neige, ou même la pluie, le brouillard et la neige, mélangés par le vent, le brouillard fait de neige pure à cause de la tourmente, mais aussi tout le temps qu'il faut pour le linge, le ménage et tout ça. Elle nous répétait vous ne savez pas tout le temps que ça prend et c'est déjà l'heure de la traite, ton père a besoin d'aide à l'étable, Axel, et toi, viens m'aider avec le panier s'il te plaît.

Je prenais une poignée du panier, ma mère l'autre, et on montait au grenier.

Personne n'a jamais parlé d'une vache venue vèler, et mourir, pourrir dans les bois de vers chez nous. Je sais comment ça sent vite, les grosses bêtes mortes, mais personne n'a rien dit. Ni moi.

Je l'avais peut-être rêvé, pour m'inventer une excuse, une raison à mes salissures, à mes émotions, une raison pour moi tout seul.

Je me demande si le lac artificiel en recouvrant mon enfance, a remonté ces corps, ou ce qu'il en restait. À moi il m'en reste le souvenir de tout cet effort de sang et de boue, de feuilles mortes avec lesquelles je me suis frotté et mouché après, en pleurant.

Je pleurais beaucoup petit, souvent, et je ne savais pas pourquoi.

Je me suis mise à pleurer pareil, abondamment, après mon opération, quand le premier sentiment au réveil c'était une douleur tellement grande qu'elle débordait de mon vagin à vif et tout neuf jusqu'au ventre de ma mère. J'étais dans les vapes, sous morphine, et je retournais mes souvenirs dans tous les sens. Je portais à bout de bras le corps lourd du veau mort. Je rouvrais les yeux. Et c'était le fœtus si léger, tout étroit dans mes petites mains de petit garçon effrayé, effrayé par ce bébé minuscule, inachevé, par tout ce sang sorti, et l'écho des flaques encore à sortir, par les cris de mon père qui me disait lâche ça, en appuyant de toutes ses forces sur le bassin de ma mère pour essayer stupidement d'arrêter l'hémorragie. Elle avait déjà lâché prise, vidée. On habitait trop loin de l'hôpital, et ma mère avait dit laisse à mon frère qui voulait appeler les pompiers, je sais comment on fait, tu sais bien, c'est pas la première fois, de toute façon ça tourmente trop.

Sous morphine, et sous la douleur qu'elle calmait si mal, je voyais les deux corps, le veau large et mon petit frère, mon petit fœtus violet, nager vivants dans les eaux du lac. Le veau trop massif a coulé. Le petit bout, mon petit frère, ma petite sœur, était comme bercé de gestes sous-marins, il remontait, j'approchais une main dans mon délire, je touchais un bras porté, une jambe menue et bleuie à la surface, une épaule légère et creuse comme du bois flotté.

Je n'aurai jamais d'enfant, c'était ce que répétait mon frère, si tu fais ça, tu n'auras jamais d'enfant. Je venais de faire ça, oui, et c'était tant pis, tant mieux, si je n'aurai jamais d'enfant.

Les bleus d'eaux et d'arbres, ce ne sont pas les mêmes, mais à l'ombre du lac on ne peut pas les séparer.

The Cave teenagers

Emmanuelle Pagano

Translated from the French by Liam Hayes – Chapter 1

Close to the lake there's open ground where I can park. At the edge of it, an apple-tree. The rotten apples on the ground stick to the tyres that crush them to pulp. I get out and pick two that are perfectly ripe. The sun is rising, there is barely any light. I'll have to go soon but I have enough the time to get out. From here you can't see the water but you know the lake is there, beyond the chimera of trees. In the early morning the broad air is full of mist. This is the lake's own space, the lake that is my sea, my time.

I often stop here between runs, before or after.

Though the apples don't know it, it's not yet really autumn, it's just the beginning of September, still early morning, but going back to school makes the leaves fall, everyone can see that, and my shoes are wet with morning dew on the carpark above the forest that surrounds the lake.

Soon the days will shorten and I will only see the older children in the dark of the morning or the dark of the afternoon.

I go down, through the fine drizzle, towards the trees farther below. I could be walking out of a kind of nothingness. I follow the path that I myself opened, sometimes moving slowly along, sometimes hurrying, keen, wanting to get there fast through the boughs and misty haze. The path slopes gently, branches scratching you as you descend. There are pockets of cold wet air and the smell of water, and some days the sound of beavers in the distance, like along the river

when I was small. From my footsteps, from my memory, sounds break and fade.

Where the path ends there's a weeping birch, tall, old, bowed. Underneath it, that's my shelter, an oval space, confined, snug. I sit down but the lake, oozing coldly up between the roots, all grey or black, is so loud despite my inner calm, despite the loneliness we share.

It is never quiet this crater-lake though it is deaf and blind, a grey void, breaking like an immemorial wave. The less it sees, the less visible it becomes. Its loud commotion echoes round.

The lake of the drowned farm is so much more calm.

In the ground under my birch the lake makes its sound, continuous, a sound that often grabs me even before I arrive. It guides me in the wakening day. It is a low, full sound, as if the sleeping volcano was not sleeping at all.

When I was little I often played at being dead. I wanted to be mourned. I mourned for myself, often up a tree, or under a tree, like today in my weeping birch, hidden by its slender branches.

I eat one of the apples, sitting on my female tree, her hips full with water. I say that but I have never looked. I've never taken a birch flower in my fingers to open it and see. I can't be the only one not to do that. I wonder whose job it is to know what sex a tree is. I'm pretty sure that the birch is not like the willow, that it is bisexual, with the female flowers high up, in the higher branches. I look upwards but I see nothing. This is not the right moment or the right season. I see nothing but

a rain of dull foliage, nothing but a white that is almost blue, pale dirty blue sinking into the boggy ground. This birch is even more of a weeper, more bent and drooping, than a willow. I push aside the twigs that obscure the mud at my feet. Some heavy movement stirs all around and suddenly you sense deep waves. The lake absorbs the light entirely, gives nothing back, not a look not a face, nothing of the day, nothing of the clouds. I chuck away the apple-core and do not see, cannot even guess, where it lands. My birch is blue like all the other trees around the lake. The leaves scarcely turn brown even in autumn because of the dark, brooding presence of conifers and in summer there is no green either under the grey emptiness of the dry crater. In winter there is little or no light. This is my dark, blue space. The seasons do not change these trees, time and rain barely touch them. My birch is blue like the surroundings, dirtied by bruises. Bare, she takes on the navy-blue of spruce trees. Ageless, she takes the form of water, of tears. She rights herself a little when her soft, smooth leaves unfold, veiling her in ultramarine. But the lake stays always within itself while my birch bathes in lake-water, breathes lake-air and I am sitting, confined, underneath it, in my place of respite.

I stop here because I need the lake and the shade in order to remember. To remember, and cry alone like the old. Memory – it must be tended to, renewed, every day.

I used to hide, I used to seek out corners when I was a little boy, where I could untangle my motions, and my mother, close by, called my name but didn't see me, her voice growing louder and then fading, coming back and going away again and at last far enough away for me to finally concentrate on my thoughts.

Once, years ago, in the woods I heard, behind my mother's voice, the sound of a bell right next to my hiding place. I wondered what on earth that cow was doing so far away from the pastures. I poked around for a while pushing back bushes to find her. But I was looking too high up. Then suddenly I saw her, stretched out, her crushing mass thrown down in a heap amid the wet, fragile leaves and the calf's legs emerging. The sight of her great swollen body gave me pain.

But of the two of us it was the cow that suffered more. It wasn't one of ours, nor one of the many cows that I knew, and I knew lots of them, dozens. She was white, dirty, and gasping for breath, wracked with pain and moaning loudly. At the sight of me she tried to rise but I managed to calm her by placing my hand on her, beside where the pain was. I applied just the right pressure. The calf's stiff legs stuck out, wedged tight. The torn placenta hung open and empty. It was too late, but I pulled anyway, not heeding my mother's voice which I could still hear, I pulled with all the strength of an eight or nine-year-old to help relieve her of her dead calf. It was huge, heavy, too big, solidly built, worthy of an agricultural show. My arms glistened with blood and mud, with limp dead leaves. But it was no use. I wanted to run and tell someone, but no, I wasn't sure that I'd done the right thing. I didn't go. I heard again my mother calling my name and I was afraid that I would be in for it. I went back to the farm, taking my time, wanting to get over the emotion that made me shiver all over. I could have borrowed the calving jack without anyone knowing but I didn't know how I could carry such a huge instrument. It was bigger than myself. Impossible. I tried to think, I lingered, unable to decide what to do.

I thought my mother was angry because of my clothes being dirty from the forest, but she knelt down to tell me she

wasn't going to scold me, that she liked it when I played in the woods, but would I please be careful because she would not be able to get the washing dry with the weather the way it was.

For my mother the weather meant drizzles and mists, the abiding wetness of that place, the farm on the valley floor, rain, fog, and snow recurring endlessly, sometimes all mixed together by the wind. When fog freezes in a gale it makes the purest snow. For her the weather was all about getting the washing and housework done. She told us again, you don't know how much time it takes and it's already milking time, your father needs help in the cowshed Axel, and you, come and help me with the basket.

I took one handle of the basket, my mother the other and we went up to the loft.

Nobody ever spoke about a cow that came to calve, and die, and rot in our woods. I know how quickly big beasts start to stink after they die, but nobody said anything. Neither did I.

Maybe I dreamt it to give myself an excuse, a justification for the bad things I'd done, for my emotions, a justification for myself alone.

I wonder whether the artificial lake brought the animals' bodies, or what remained of them, to the surface when it closed over my childhood. For me, I still have the memory of all that effort of blood and mud, and of the dead leaves with which I rubbed myself down and blew my nose in, all the time in tears.

I cried a lot when I was little, often, and I did not know why.

I broke down in the same way after my operation when the first sensation I had when I woke up was a searing pain that seemed to go all the way from my completely new vagina back to my mother's womb. I was in a daze, under morphine, and I went over and over my memories from every angle. I carried at arms' length the calf's heavy, dead body. When I opened my eyes again it had become an ever-so-light foetus, all snug in the little hands of a small scared little boy, scared of this miniscule baby, not fully formed, its blood all over the place and still more of it waiting to flow, and scared by my father shouting at me to drop it while he pushed with all his strength against my mother's pelvis in a hopeless attempt to stop the bleeding.

She had already let go, given up. We lived too far from the hospital and my mother had said no when my brother wanted to call the fire-brigade. I know what I'm doing, she said, you know that, it's not my first time and anyway there's no point.

Under morphine and the pain it failed to relieve I saw the two corpses, the great calf and my little brother, my little purple foetus, both alive, swimming in the waters of the lake. Then the calf sank and the little creature, my tiny little brother, my tiny little sister, cradled by the deep moving water, rose upwards and I reached out in my delirium and touched a tiny arm, a slender leg blue with cold, a shoulder light and flimsy as a scrap of floating wood.

You will never have a child if you have that operation, was what my brother was saying over and over, you will never have a child if you do that. But that's what I'd just done and for good or ill I would never have a child.

The water and the surrounding trees are different shades of blue, and they each endure alone. But in the shadow of the lake you cannot tell them apart.



EUROPEAN UNION
PRIZE FOR LITERATURE

2009

Emmanuelle Pagano – France

Les Adolescents troglodytes

The Cave teenagers

224 pp, 2007

Rights sold to (*Last Update – September 2011*):

Bulgaria: Ergo

Czech Republic: Dauphin

Hungary: Mandorla

Germany: Wagenbach

Spain: Lengua de trapo

Turkey: Alef Yayinevi

Publishing House **Editions P.O.L**

33 rue Saint-André-des-Arts – 75006 Paris – France

Tel. +33 (1) 43542120 – Fax. +33 (1) 43541131 – www.pol-editeur.com

Contact: otchakov@pol-editeur.fr – madsen@pol-editeur.fr

ISBN: 978-2-84682-187-2

EUPL / FEP-FEE – Rue Montoyer, 31 – B-1000 Brussels – T. +32 (0)2 770.11.10

info@fep-fee.eu – www.euprizeliterature.eu




Education and Culture DG

Culture Programme

 european
booksellers
federation




FEDERATION OF EUROPEAN PUBLISHERS
FÉDÉRATION DES ÉDITEURS EUROPÉENS